

Extraits de l'ouvrage **José GIOVANNI - Histoire d'une rédemption**
relatifs à son séjour à Jeunesse et Montagne

publiés avec l'autorisation de l'auteur Gilles Antonowicz et des Editions Glyphe.

..... C'est entre 1941 et 1943 que sont créées les stations de Serre Chevalier, Vars, Chamrousse et Courchevel - dotée du téléphérique le plus long d'Europe au moment même où Val-d'Isère achève, en 1943, la construction du téléphérique le plus rapide du monde. Pour cela, il faut former des guides et des moniteurs de ski. Jean Borotra (1898-1994), le commissaire à l'Éducation générale et sportive, grand joueur de tennis, vainqueur de Wimbledon, des Internationaux d'Australie, de Roland-Garros et de la coupe Davis à six reprises, s'en fait le chantre: « L'alpinisme, dit-il, comporte une éducation morale tant personnelle (humilité vis-à-vis de la montagne, obéissance absolue au chef de cordée, goût de l'effort, acceptation raisonnée du risque, éducation de la volonté, de la maîtrise de soi) que communautaire (esprit de discipline, sens de la responsabilité, esprit d'équipe matérialisé par la corde). » Dans ce but, il propose aux jeunes d'accomplir leur service civil dans un cadre autre que celui des chantiers de jeunesse, au sein d'un mouvement de même nature nommé *Jeunesse et montagne*. Les volontaires perçoivent un argent de poche symbolique -1,50 F par jour (0,50 €) - et peuvent même obtenir 8 francs par jour (2 €) s'ils décident de rempiler pour une période supplémentaire de quatre mois. Ils seront environ 12 000 à effectuer leur service civil dans ce cadre entre août 1940 et janvier 1944, date de la dissolution du mouvement par les Allemands;.

Jeunesse et Montagne compte six lieux d'accueil dans les Alpes et les Pyrénées, le plus prestigieux étant le centre-école de Montroc, à une dizaine de kilomètres au nord de Chamonix, au pied de l'aiguille Verte et des Drus, où l'on assure la formation des futurs chefs de cordée.

Pour José, qui doit fêter son vingtième anniversaire le 22 juin 1943, effectuer son service civil dans ce cadre relève de l'évidence. Le petit Parisien aux racines corses a pris goût à la montagne, il aime l'effort physique qui calme sur l'instant ses emportements, son exaltation, sa grandiloquence : il se porte volontaire et devance l'appel en rejoignant *Jeunesse et Montagne* le 1^{er} octobre 1942.

Il le fait d'autant plus volontiers que, grâce à deux guides chamoniards, les frères André et Luc Tournier, lui est accordé le privilège d'être affecté au centre-école de Montroc, dirigé par un aviateur, le lieutenant Robert Thollon, assisté de montagnards aguerris comme Armand Charlet et le jeune marseillais Gaston Rebuffat, devenu instructeur après son passage comme stagiaire à Montroc en 1941 (année qui compta également la présence de James Couette, champion du monde de descente en 1938, de Lionel Terray et de Louis Lachenal, qui, avec Rebuffat, devaient réussir le 3 juin 1950 l'ascension du premier 8 000, l'Annapurna, en compagnie de Maurice Herzog).

José découvre un nouveau monde. Les conditions de vie y sont plus rudes qu'au *Chamonix Palace*... Les stagiaires sont installés dans des chalets dépourvus de tout confort ; l'hiver, on se lave avec de la neige fondue et l'été à l'eau courante des torrents. Les journées commencent au garde-à-vous devant un mât portant le drapeau tricolore, salué main posée à plat contre la poitrine. Suit le « décrassage » matinal mêlant « la marche, la course, le saut, le grimper, le lever, le lancer, la défense

naturelle (boxe et lutte) », le tout pratiqué dans un « bain d'air », c'est-à-dire torse nu et en short, méthode nommée « hébertisme » du nom du lieutenant de vaisseau Hébert, qui « à la suite d'observations faites chez les peuplades indigènes au cours de ses voyages dans le monde se rendit compte combien les exercices physiques pratiqués avaient formé de beaux sujets, harmonieusement développés » (1).

José se coule dans ce moule avec difficulté. La discipline de Montroc est aux antipodes du laxisme de son adolescence. Mais il joue le jeu. Il apprend le respect dû à la montagne. « On ne salissait rien, se souvient-il, on ne jetait rien. » Il porte l'insigne du centre-école, un écu tranché représentant un paysage inspiré des aiguilles de Chamonix. Sur un sommet flotte le drapeau de la Savoie tandis qu'un chamois se dresse sur un éperon rocheux. En bas de l'insigne est écrit « QUO NON ASCENDAM » (« Jusqu'où ne monterai-je pas ? »), corollaire de la devise de *Jeunesse et Montagne* empruntée à Guynemer: « Faire face ».

Il accepte les multiples tâches incombant aux stagiaires : construire des refuges, et pour cela charrier des tonnes de ciment en altitude à dos de mulet, faire des coupes de bois dans les couloirs à avalanche, aménager les lits de torrents, assurer le ravitaillement des alpages, reconnaître des itinéraires, ouvrir des sentiers, mettre à jour des cartes et surtout : skier (sur d'in vraisemblables modèles dont la longueur atteint 2,40 m !) et grimper (avec des brodequins de marche et parfois même, pour l'apprentissage, des espadrilles).

Ces activités physiques se doublent d'activités artistiques (théâtre, chanson et même cinéma avec la réalisation de films sur l'alpinisme tournés en 16 mm) proposées par le groupe Jeux et Arts de Jean Fleurquin, troupe officielle de *Jeunesse et Montagne* composée de 18 artistes, parmi lesquels trois futurs « Compagnons de la chanson » : Jean Broussolle, Jean-Louis Jaubert et Guy Bourguignon.

*

Le 8 novembre 1942, cinq semaines après l'arrivée de José à Montroc les forces alliées débarquent en Afrique du Nord (opération préparée à Alger avec la collaboration de quelques Français dont le patron des Chantiers de jeunesse en AFN, le colonel Van Hecke, père d'un petit garçon alors âgé de 11 ans qui deviendra ultérieurement un comédien célèbre sous le nom de Pierre Vaneck).

Ce débarquement constitue un tournant. Il entraîne tout d'abord l'occupation de toute la partie est de la zone libre - dont Chamonix - par les troupes italiennes. Il incite ensuite les membres de *Jeunesse et Montagne* à prendre leurs distances avec le gouvernement de Vichy qui, officiellement, condamne ce débarquement.

Le directeur du Centre-Ecole, Robert Thollon, se rapproche de l'ORA (Organisation de Résistance Armée) et ne cache plus sa volonté de voir *Jeunesse et Montagne* rejoindre la Résistance le moment venu.

José, lui, semble indifférent à ces enjeux. Il paraît imperméable tant à l'idéologie pétainiste qu'à la présence des Italiens à Chamonix qui, dit-il, relève d'une « occupation à la mandoline » avec des « Alpini » « beaux comme des dieux avec leur chapeau à plumes et leur cape » ne pensant qu'à « baiser les filles. »

Cette guerre ne le concerne pas, ou si peu. Il n'a aucune conscience politique. Son unique passion, c'est la montagne. Elle seule justifie les efforts considérables qu'il s'impose pour canaliser sa violence naturelle et accepter tant bien que mal la discipline imposée. Il n'a qu'un objectif : devenir chef de cordée. Le rapport d'activités alpines et sportives édité par le bureau de *Jeunesse et Montagne* pour l'année 1943 permet de se faire une idée des courses auxquelles il a pu participer : l'arête Sud de

l'aiguille du Moine, l'aiguille du Grepon par la mer de Glace, les aiguilles de Blaitière, des Ciseaux et du Fou, la traversée des Drus et des aiguilles du Diable...

Il découvre également le cinéma avec le tournage de *Premier de Cordée*, tiré du roman éponyme de Roger Frison-Roche, premier non-Chamoniard à avoir été admis en 1930 à la Compagnie des guides de Chamonix. Ce roman raconte l'histoire d'un jeune alpiniste contraint de renoncer à sa vocation en raison des séquelles d'un accident le rendant sensible au vertige. Un récit totalement dans l'air du temps, qui a l'ambition de célébrer la lutte contre l'adversité, le courage moral et physique, le sens de l'honneur, la discipline, d'affirmer la primauté de la volonté qui permet, par le dépassement de soi, de surmonter ses faiblesses - en l'occurrence le vertige, et la nécessité d'un chef qui, dans la difficulté, se charge de montrer la voie. Un résumé des valeurs qui, sur le papier, rejoint celles vantées par la Révolution nationale. Le succès est énorme. Arthaud, qui l'édite en 1942, en vend 150 000 exemplaires. Georges Lamirand, secrétaire d'État à la jeunesse, porte le projet d'une rapide adaptation cinématographique, la réalisation du film étant paradoxalement confiée à un communiste, Louis Daquin. Le tournage mobilise des dizaines de stagiaires de *Jeunesse et Montagne* se relayant pour hisser 8 tonnes de matériel à près de 4 000 mètres d'altitude sur les différents glaciers et aiguilles du massif du Mont-Blanc. Si José n'a participé qu'à quelques portages, cela lui suffira pour se souvenir qu'aucun tournage n'est impossible, même dans les milieux les plus hostiles.

Mais pour l'heure, l'important n'est pas là. L'important, c'est de réussir aux épreuves du stage permettant d'accéder au poste de chef de cordée.

Ce stage regroupe 57 stagiaires, 3 chefs d'équipe et 15 instructeurs. Afin d'y participer, José a rempli pour quatre mois. C'est le moment de vérité. Lionel Terray, qui avait suivi cette formation en 1941 et en avait pourtant vu d'autres, écrit à son sujet dans *Les Conquérants de l'inutile* : « Après une vingtaine de jours, près de la moitié des stagiaires étaient à bout de force. [...] Commencé dans l'enthousiasme, ce stage se transformait en une sorte d'enfer à mesure que les jours s'écoulaient. » C'est dire le défi que José se lance à lui-même.

Le stage est divisé en trois temps d'une durée de trois semaines chacun, séparés par une semaine de repos. Trois stades, trois marches à franchir.

« Le premier stade, peut-on lire dans le rapport d'activité, organisé du 28 juin au 17 juillet, permit de juger les stagiaires et de discerner ceux qui présentaient l'aptitude réelle à la formation prévue. Après une série de courses faciles, rocheuses et glaciaires, 25 inaptes furent éliminés sur les 57 présents au départ. »

La seconde partie, du 26 juillet au 14 août, est consacrée à la formation comme second ou troisième de cordée. Elle commence dans les pires conditions qui soient, en raison d'un problème de ravitaillement qualifié d'« extrêmement épineux, » car « les estivants avaient submergé la vallée d'un insatiable raz-de-marée, les approvisionnements de farine ne furent pas suffisants et fin juillet, début août, le pain manqua à plusieurs reprises. Ce fâcheux incident coïncidant justement avec le manque de pommes de terre, il y eut plusieurs jours difficiles. » Il est permis de le croire... « La technique de la glace et du rocher, poursuit le rapport, fut enseignée en ses moindres détails et pendant trois semaines, les stagiaires eurent à la mettre en application dans une série de grandes courses telles que Charmoz-Grépon, les Drus, les arêtes de Rochefort, les aiguilles du Diable, etc. A la fin de ce stage, quatre nouveaux stagiaires furent éliminés et deux durent abandonner pour fatigue ou indisposition physique. »

Vingt-six se trouvent donc réunis pour l'ultime période. « C'est alors que [les stagiaires] apprirent vraiment leur rôle de chef de cordée, marchant en tête dans des courses moyennes, mais qui leur

étaient inconnues et où ils devaient se débrouiller, avec la montagne d'une part, mais aussi et surtout avec les plus impitoyables « clients » qu'il soit donné de conduire : leurs propres instructeurs, toujours à l'affût d'une hésitation, d'un oubli, d'une erreur, d'une négligence, toujours prêts aux plus mauvais tours et aux idées les plus baroques. Le tri fut sévère puisque deux stagiaires furent à nouveau éliminés. »

Cinquante-sept candidats au départ, 24 seulement admis à l'arrivée. José ne fut pas de ceux-là et il est permis de penser qu'il fut l'un des deux stagiaires éliminés au bout du bout de cette épreuve. Les raisons de l'élimination tardive de ces deux candidats malchanceux ne sont pas mentionnées mais il a tout lieu de croire que la fatigue, l'épuisement ou un accident en sont la cause. Car il apparaît que c'est précisément à ce moment-là que José quitte Chamonix pour être hospitalisé à l'hôpital militaire Michel Lévy à Marseille rue de Lodi, où il va demeurer deux mois. Emilie, qui tremblait déjà en le voyant grimper sur le site d'escalade sécurisé des Gaillands, en est rétrospectivement saisie d'effroi. Comment a-t-on pu faire courir tant de dangers à son « petit » ! Alors que José aurait besoin d'encouragements, elle fait tout le contraire, s'apitoie, l'entoure de son affection inquiète et lorsqu'elle l'entend dire que, sitôt rétabli, il reprendra le chemin des Alpes, elle pleure et pousse de grands cris.

Survient alors un drame. Le 25 novembre 1943, une caravane composée de 16 stagiaires et d'un instructeur quitte le centre-école pour une promenade « à la journée » les conduisant au refuge du lac Blanc, à 2 350 mètres d'altitude, au pied des Aiguilles-Rouges. La course est apparemment facile. Mais le mauvais temps s'en mêle. Une violente tourmente de neige contraint la caravane à bivouaquer sur le chemin du retour dans des conditions si difficiles que, durant la nuit, 12 de ses membres meurent de froid. Cette catastrophe achève de plonger José dans un état dépressif.

Quant à Émilie, elle jure ses grands dieux qu'elle ne le laissera pas retourner à Chamonix.

Soixante ans plus tard, José écrira : « Je suis allé dernièrement dans le cimetière d'Argentières me recueillir sur les tombes des nôtres, qu'une tragédie tua à l'automne 1943 en descendant du lac Blanc. Nous étions là, quelques survivants de *Jeunesse et Montagne*, vieillis mais observés par des sommets d'Europe et de glace qui nous reconnaissaient quand même. [. . .] Notre chef avait un respirateur à oxygène, qu'il était obligé d'enlever pour nous parler. C'était poignant, bouleversant. Je regardais les sommets et je me disais : on était si fort... on avait des sacs de 20 kg, auxquels on ajoutait encore une charge de bois pour faire cuire les pâtes et la soupe dans le poêle du refuge. On sortait d'une course, on partait dans l'autre. . . ce sont les meilleurs souvenirs de ma vie, en dehors des joies familiales. »

Il a perdu des camarades. Il n'a pas réussi à devenir chef de cordée. José n'aime pas parler de ses échecs, de ses doutes, de ses peurs. Un homme ne se plaint pas. De son passage à *Jeunesse et Montagne*, il ne dira quasiment rien aux juges d'instruction qui, plus tard, procéderont à ses interrogatoires, quand bien même cela lui aurait servi.

.....

La suite de sa vie-démontrera à quel point ce montagnard avait la passion des Alpes. Pour avoir ainsi tourné le dos à cette montagne dont il était amoureux jusqu'au bout des crampons, s'en éloigner au point d'aller se perdre dans le cloaque d'un monde qui n'était manifestement pas le sien, il fallait beaucoup de colère et autant de chagrin.

(1). Traces, avril 1941, n° 2

Musée Jeunesse et Montagne